

Responsabilités littéraires

Programme d'hier et de demain

336

« Sans doute, M. Jacques Bompard sera plus que jamais, d'ici un certain temps, le plus intéressant et le plus lucide de nos écrivains. Le champ de son activité est vaste et ses horizons sont étendus. Il ne se contente pas de tirer profit des comparaisons qu'il établit entre l'état d'esprit de maintenant et celui des années qui suivront 1919-1920. Nous en détachons le passage suivant :

« Avant le commencement de la guerre, il y avait un certain nombre de gens qui se contentaient de vivre et de donner à l'avance le rendement et l'effort dans l'esprit et le cœur de ses lecteurs. C'est ainsi qu'il y avait des écrivains et des hommes qui y vivent, le sens des nécessités de cette époque et des besoins de ces hommes. C'est ne pas perdre de vue l'existence d'une loi morale qui est, selon le mot de Kant, « la condition nécessaire de la seule valeur que l'homme de puisse donner à lui-même ». C'est ne pas oublier, selon le mot de Brunschwig, « qu'il y a des limites à l'audace de la spéculation philosophique », car, ajoute-t-il, « sans parler de celles que nous devons y trouver dans l'absolue certitude où nous sommes de ne jamais reculer l'équilibre du monde, on ne trouve d'autres, et de plus prochaines, dans la nécessité de l'institution sociale pour assurer la perpétuité de l'espèce et l'avenir de l'humanité. »

« Si la fin propre de la littérature romanesque et la connaissance de l'homme à fin propre de l'homme n'est-elle pas d'abord de assurer la vie par et dans une certaine sécurité qui, si elle n'existe pas, rend l'existence aussi insupportable qu'incertaine et même que vaine ? Mais cette sécurité ne s'acquiert que par l'observation de certaines règles, de certaines disciplines, autour ou plutôt d'un idéal moral. Et si travailler à bien penser, selon un mot fameux, est le principe de la morale, n'est-ce pas à ce travail que doivent s'attacher les écrivains, autant d'ailleurs pour eux-mêmes que pour y faire participer, comme témoignage, tous ceux qui reçoivent d'eux un enseignement ?

« Le mode a été longtemps de dire qu'on ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments, et il n'est pas sûr même que le mode en soit passé. Le mot qui n'était sans doute, dans le langage d'André Gide — ce qui, du moins, aurait eu besoin d'un commentaire et d'une illustration, — a eu une singulière fortune, qui s'explique par l'excuse qu'il a fournie aux auteurs de céder à ce qu'il y a de moins bon en eux et de s'efforcer de ce qu'il y a de plus bas dans l'esprit de leur public. Combien d'autres écrivains, pour être assurés que leurs personnages ne soient pas traités de bien pensants, se sont appliqués à ne pas les faire penser du tout ; au reste, leur merveilleux, soumis à ce procédé, ne décevait aucune application.

« Pourquoi la morale n'aurait-elle pas autant de ressources que l'imoralisme ou l'aporahisme ? — Se pourrait-il, a écrit Henri Masclat, que tout ce qui a appelé honneur, fierté, honnêteté, que tous les sentiments qui donnent du prix à l'existence fussent à ce point déversés qu'ils (ses peines, écrivains) retassent sourds à leur appel, le qu'il y ait d'outrage, de ou l'âme se livre avec ses fièvres, ses tristesses, ses goûts, son ardeur, les sentiments de l'âme ? » Et Mauriac lui-même : « Le don de soi, le goût de la pureté et de la perfection, la fiabilité et la soif de la justice, cela aussi, c'est le patrimoine humain ; de cela aussi, romanciers, nous devons rendre témoignage ». De ce témoignage qui n'a pas été rendu, l'heure n'est-elle pas venue ?

« On ne saurait prétendre, sans injustice, qu'il n'y a pas de public pour l'entendre. Le public est bien, meilleur public qu'on n'a coutume de le dire, son droit ne se porte pas uniquement sur le ou les sujets, sur tel ou tel ordre de sujets ; et on l'a vu souvent au moment où l'on s'y attendait le moins, s'empresser vers une œuvre

qui tout d'abord semblait que le thème soit particulièrement inattendu. C'était en 1888 ; et le succès n'était pas encore de sa reprise quarante ans plus tard ? Et d'ailleurs, écrivait encore Brunschwig, « c'est le privilège du talent, et même de l'art, d'être aussi de ses obligations, de faire que le public s'intéresse à des choses qui ne l'intéressent pas ». Ajoutera-t-on qu'on le peut quand on le veut ? En tout cas, il faut pas attendre, pour le savoir, de commencer par vouloir. »

Il sera quelque peu riches de vouloir indiquer aux écrivains de demain les auteurs qu'ils devront traiter. Mais au cours des vingt dernières années qui viennent de s'écouler, les ont beaucoup voyagé. Débarrassés des pressées dont l'imagination se plait à les entourer, qu'est-il resté de ces voyages, dont on avait vu peut-être qu'ils faisaient autre chose que des recherches d'images, ou des pèlerinages d'art ?

Des déceptions aussi désoyées que les hypothèses qui les accompagnent, et plus confuses encore.

De sa randonnée autour du monde, on sait l'accent nouveau que Paul Morand a rapporté. Aujourd'hui enfermés dans les limites étroites d'un pays dont nous ne pouvons plus sortir, il est souhaitable que nous tirions à profit ce qui nous est imposé, et que nous plaçons chez nous cet esprit qu'André Malraux poursuivait par delà nos frontières réduites à nos propres horizons. Tenons-nous-y, et recevons-les, ou plutôt restons-nous-en le mot. Trop longtemps nous avons été en même temps que ce qui nous entourait, tout ce qui nous avait précédés et dont le vouloir ou non, nous dépendions pourtant toujours étroitement.

« A notre négation, à notre refus, autour ou plutôt de répondre par un « non », ne s'agit-il pas d'exposer aujourd'hui une affirmation, un retour, ou plutôt de répondre par un enchaînement ?

« Il y a une tradition, écrivait Sainte-Beuve, qui le moraliste a existé pour rendre compte de ce qui est visible comme une de ses avenues ; et de ces voies immenses, grandioses, qui traversaient autrefois l'empire, et qui aboutissaient à la ville par excellence. »

« Et c'est ce qui nous fait dire que l'heure n'est-elle pas venue de nous en servir ; nous la sommes pas des hommes tout seuls, ni des hommes qui croient à...

Il s'agit de reprendre ces voies immenses, et de les reprendre côté à côté, avec ceux qui nous y guideront. Il s'agit d'utiliser toutes ces vieilles voies, nous ont fait, et que nous ayons défrayés au mépris. Au temps de l'indivisible doit succéder le temps du social et du national, ou, si l'on veut, du collectif, mais un collectif dans le temps comme dans l'espace. Tout d'ailleurs est étroitement lié, à sens unique, doivent marcher aujourd'hui tous les ordres d'activité. Si l'on parle de tradition, on n'entend pas convoir à une imitation des anciens. On n'entend pas recommencer la querelle des classiques et des romantiques.

« Si Jacques Copeau en 1913 se réjouissait de revoir « ce beau mot de classicisme », ce n'était point parce qu'il y distinguait une « étiquette littéraire », mais « une attitude de la volonté, une qualité de l'âme ». Et pour la littérature de demain nous empruntons volontiers la formule qu'employait récemment un architecte, parlant de l'architecture de demain. Il faut, lit-on dans la « Défense et Illustration de la Maison Française » de Maurice Waneq, que « la construction nouvelle soit intégrée à son milieu, et que la simplicité demeure la règle. »

Intégrée à son milieu, adaptée à des circonstances dont il serait fâcheux de croire qu'elle ne vaudrait que pour quelques saisons, soumise à des règles qu'il faut tenir pour ne pas être d'exception qui ne voit que la littérature pour remplir ce rôle devra perdre des habitudes de facilité qui, trop longtemps, furent les sœurs ?

Jacques BOMPARD.